Rossini: nouvelle production de La Gazzetta à Liège



Liège, Opéra royal. Rossini: La Gazzetta, 20>28 juin 2014. Le 20 juin 2014, l'Opéra royal de Wallonie présente un nouveau joyau lyrique de Rossini, totalement méconnu et pourtant redevable de sa meilleure inspiration : **La Gazzetta**, créé en 1816, l'année du *Barbier de Séville*, son chef d'oeuvre comique délirant. Liège, grâce au discernement de son directeur **Stefano Mazzonis di Pralafera**, qui met en scène cette résurrection attendue, affirme une curiosité enthousiasmante pour les partitions oubliées… Après *L'Equivoco stravagante*, *L'inimico delle donne* de Galuppi, et plus récemment l'autre *Guillaume Tell*, non pas celui de Rossini mais celui jamais joué de Grétry, la scène liégeoise offre toutes ses équipes au service de ce nouvel événement lyrique de fin de saison.

La prochaine production est d'autant plus prometteuse qu'elle intègre les dernières trouvailles de la recherche musicologique : le fameux quintette du premier acte, que l'on croyait perdu et qui vient d'être redécouvert à Palerme en 2011. Créé à Naples le 26 septembre 1816, La Gazzetta impose dès l'ouverture son excellente inspiration : Rossini la reprend in extenso pour *La Cenerentola*. En deux actes, l'action s'inspire de la pièce de Goldoni, *Il matrimonio per concorso*. Titre oblige, Rossini cite le monde de la presse: en faisant paraître une annonce ciblée dans un journal de Paris, un riche parvenu (Pomponio) veut marier sa fille (Lisetta) au meilleur parti de la place… Rien n'est trop grand pour ses projets matrimoniaux. Hélas, la fille est amoureuse du propriétaire de l'hôtel (Filippo) où elle loge avec son père.

Brodant sur le thème de l'amour capricieux, Rossini ajoute une intrigue secondaire celle de Doralice (la fille de l'ami de Pomponio : Anselmo, venu lui aussi à Paris) qui aime Alberto, voyageur insatisfait en quête de l'amour absolu… Pomponio cèdera-t-il aux vœux de sa fille Lisetta en lui permettant d'épouser Filippo ?
Dans le rôle de Filippo, Laurent Kubla, jeune ténor belge à suivre, fait ses premiers pas sur la scène liégeoises aux côtés de Cinzia Forte (Lisetta), Monica Minarelli (Madama la Rose), Edgardo Rocha (Alberto)…

Rossini : La Gazzetta, 1816. Nouvelle production
Liège, Opéra royal de Wallonie, les 20,22,24,26,28 juin 2014

Live web, le 26 juin 2014, 20h (dernière représentation de la production)
en direct de l'Opéra royal de Wallonie

Illustrations : Louis Leopold Boilly (35 têtes d'expression, vers 1823)

CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013)

CD. Gluck : La Clemenza di Tito (Ehrhardt, 2013). L'ouvrage de Gluck surprend par sa coupe ardente, l'ambition de ses récitatifs (du vrai théâtre lyrique : toute la première scène d'ouverture est du pur théâtre) et ici, une très fine caractérisation des protagonistes (grâce à des airs qui savent développer l'énergie psychologique de chaque profil individuel) : Vitellia, Sesto, Titus, Servillia, c'est à dire le quatuor embrasé des amours éprouvées, en souffrance dont la couleur spécifique fait passer du classicisme au préromantisme… tous déjà sous sa plume et avant Mozart, impose des tempéraments instrumentalement et vocalement passionnants à suivre du début à la fin.





Maîtrise exceptionnelle du genre seria. 10 ans avant de réformer l'opéra sedia avec son premier Orfeo (Viennois, créé en 1762), Gluck affirme dans cette Clémence de Titus de 1752, une maîtrise époustouflante de la forme lyrique noble : le seria, ses règles strictes, sa dignité morale, sa nécessité vertueuse inspirée des Lumières, sa conception codifiée dans l'expression cathartique des passions humaines exacerbées y trouvent une illustration qui force l'admiration. Le présent album nous gratifie d'une connaissance régénérée de l'art d'un Gluck révélé en génie du drame. Mai pour autant pas, comme chez Mozart (en 1791), de déroulement dramatique resserré, d'airs solistiques moins longs, de souffle théâtral irrésistible comme l'incendie du Capitole dont le divin Wolfgang, à la fin de sa trop courte

carrière, fait le premier tableau romantique de l'histoire lyrique au XVIIIème siècle finissant. Pas encore de duos, d'ensembles ou de chœurs agissant cachés en coulisses pour une action simultanée, mais déjà en 1752, une refonte des airs qui certes longs, savent s'immiscer très subtilement dans la trame même de l'action : le parcours émotionnel de chaque protagoniste fusionne avec l'action proprement dite et les arias da capo paraissent étroitement liés et interdépendant des situations scéniques. Tout cela est remarquablement exprimé et compris par **Werner Ehrhardrt et son musiciens d'Arte del mondo.**

Dans cet enregistrement réalisé en novembre 2013, l'équipe des chanteurs et des instrumentistes réunie par Werner Ehrhardt défend avec conviction et subtilité l'une des partitions méconnues du chevalier Gluck, constellé de pépites lyriques. Un ouvrage qui remontant à 1752 (créé à Naples) et sur le livret de Métastase incarne les valeurs humanistes et éclairées de l'Europe intellectuelle et savante. Et qui sous la plume du compositeur passionné de vertus comme de passion, saisit par la volonté de caractérisation de chaque profil : voyez le formidable Sesto à l'allure carnassier et martial par exemple… On y relève les ficelles du milieu napolitain dans lequel Gluck évolue, celui des Tratetta et Jommelli. Mais le fiévreux démiurge se distingue déjà, 20 ans avant sa révolution parisienne, par son muscle rebelle, sa tension continue… En somme Gluck avant Gluck.
Vitalité, tempérament et aussi voix caractérisées prêtes à en découdre parfois à la limite de la justesse mais avec quel sens du risque (assumé): écoutez ici l'air CD3 plage 5 où le contre ténor Flavio Ferri-Benedetti (Publio) ose tout … à l'égal de sa consœur, la mezzo **Raffaella Milanesi** (ardent Sesto de braise et embrasé, aux agilités acrobatiques inouïes révélant des aigus nets dans son air plage 11): ce « nouveau » et méconnu Gluck saisit par son audace, sa musicalité expressive, d'une âpreté qui rappelle les premiers jalons baroques portés par l'engagement des pionniers. De son côté,

Valer Sabadus (Annio) n'usurpe pas sa renommée naissante, aux côtés des Franco Fagioli, nouveaux contre ténors d'un nouveau gabarit : percutants, finement caractérisés ; son timbre (d'une fragilité cristalline taillée pour les lamentos introspectifs et les blessures ténues), son style fin apportent également une couleur humaine très aboutie à la ciselure émotionnelle développée et défendue par Gluck (même cd, plage 18).

Gluck avant Gluck

Lyre brûlante du Gluck napolitain

Voici donc le génie dramatique du compositeur à Naples, déjà maître du seria en 1752, soit 10 ans avant sa sensationnelle réforme de l'opéra opérée à Vienne avec Orfeo en 1762… DHM Deutsch Harmonia Mundi a le mérite de soutenir un tel projet car les productions discographiques d'envergure et ambitieuses comme les révélations lyriques sont de plus en plus rares surtout à ce niveau d'implication. Ici, le premier Gluck, très italien évidemment, contemporain des premiers chefs d'oeuvres mozartiens s'impose à nous par un sens du drame que les interprètes parfaitement menés par le chef de L'arte del mondo, **Werner Ehrhardt**, servent en se dépassant unanimement. Le profil des caractères y gagne un surcroît de relief, qui doublé par un continu et un orchestre bondissants eux aussi à l'écoute des vibrations expressives, articule une musicalité constamment développée dans le sens de l'action. Les 4 cd de cette première sur instruments d'époque montrent toute la science du Gluck « napolitain » des années (1752) : efficace, vitaminé, souvent direct dans une langue lyrique qui sert et la tentation virtuose des airs de bravoure et l'allant irrépressible de l'orchestre qui pousse à la résolution du

drame.



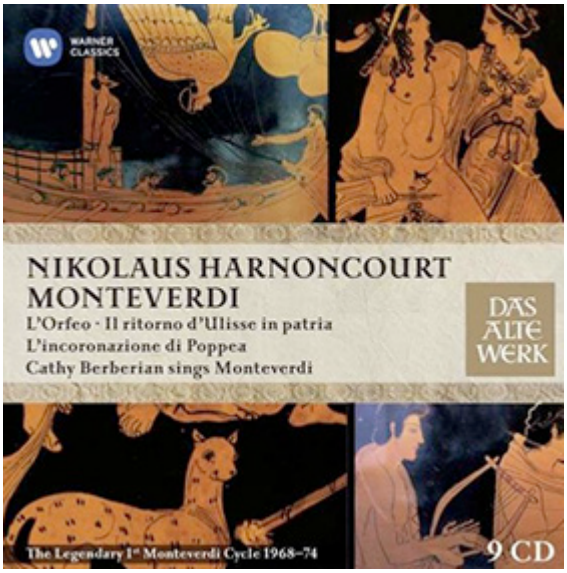
Nous sommes loin cependant du chef d'oeuvre mozartien – sombre, funèbre mélancolique-, mais Gluck âgé de 38 ans, sur un livret de Metastase sait relever le défi de la dramatisation psychologique et des situations extrêmes révélant les vraies natures. Sans temps morts, tout le CD3 (Acte II) est une série d'airs frénétiques (de coloration martiale – cor omniprésent) qui déploient les pulsions, les désirs, les aspirations les plus intimes, jusque là demeurées cachées par bienséance, pudeur ou calcul. Le chef gagne par un geste précis, intérieur, expressif certes mais subtilement suggestif (plage 9 : la soprano **Laura Aikin** campe une Vitellia, voix tragique et lugubre, d'une gravité douloureuse, languissante et nostalgique dont la déchirante impuissance s'exprime dans son dialogue avec le hautbois : *je sens geler mon cœur : Sento gelarmi il cor…*). C'est l'un des instants les plus prenants de l'action. L'emblème d'un style capable de faire jaillir la pudeur la plus juste.

2014 marque le centenaire de Gluck : anniversaire passé sous silence quand Rameau, son rival dans le coeur de Rousseau, occupe légitimement le devant de l'affiche. Avec ce remarquable enregistrement, Werner Ehrahrdt poursuit un parcours sans fautes semé d'indiscutables accomplissements (dont Medonte de Myslivecek en 2010) première révélation majeure du maestro et de son ensemble, suivi de La Finta Giardiniera d'Anfossi, 1774 (enregistré en 2011) ; et DHM confirme la justesse de son discernement, combinant défrichement et cohérence artistique car ici le plateau vocal et la lecture des instrumentistes se révèlent plus que convaincants. Superbe découverte servie par une réalisation sans défauts.

Gluck : La Clemenza di Tito (1752). Aikin, Trost, Milanesi,

Ezenarro, Sabadus, Ferri-Benedetti, L`arte del mondo. Werner Ehrhardt. 4 cd DHM Deutsche Harmonia Mundi (3 CD Sony classical). Enregistré à Leverkusen, en novembre 2013.

CD. Nikolaus Harnoncourt : opéras de Monteverdi (9 cd Warner).



CD. Nikolaus Harnoncourt : operas de Monteverdi (9 cd Warner). Très opportune réédition que ce coffret historique qui nous fait remonter les eaux originelles de la révolution « baroqueuse ». Voici donc le légendaire Nikolaus Harnoncourt, en son œuvre pionnière et décisive, enregistrant dès 1969 à Vienne avec les instrumentistes de son Concentus Musicus, Orfeo, l'opéra des origines (1607), celui qui tout en prolongeant l'écriture madrigalesque, intensément poétique et de plus en plus dramatique, inaugure une nouvelle conception du théâtre musical désormais continûment chanté. Lui succède Il Ritorno d'Ulisse en 1971 et l'Incoronazione di Poppea en 1973 et 1974, toujours à Vienne. L'opération révolutionnaire était dès lors accomplie et à la suite d'Harnoncourt, l'interprétation de la musique baroque ne serait plus jamais la même. Le chef autrichien restitue la pureté expressive du recitatif, le flux souple et expressif du recitar cantando, et aussi, très proche de sa propre nature (chez Mozart par exemple quand il dirige La Clémence de Titus

ou Les noces de Figaro), l'essor de la mélancolie ou de la gravité sombre voire lugubre. Les 8 premiers cd nous délivrent ainsi l'héritage lyrique le plus décisif de l'après guerre : un manifeste concret pour la nouvelle esthétique à développer et approfondir désormais. D'autant que, la crise du cd étant venu, le profil des nouvelles générations de musiciens et chanteurs contemporains – infiniment moins défricheurs et audacieux que leurs aînés-, ont comme asséché le fleuve qui débordait alors en créativité, curiosité, désir d'exprimer et de partager…

Aux origines de la révolution baroqueuse…

Aujourd'hui, la trilogie montéverdienne s'est imposée à nous comme l'autre, toute autant magicienne et enchanteresse, celle mozartienne -comprenant les 3 opéras que Wolfgang écrit avec Da Ponte. Suprême conquête. Monteverdi n'aurait jamais imaginé un tel retour en force ni une telle réconnaissance… même si Orfeo et Poppea sont plus joués qu'Ulisse. De la fin des années 1960 aux débuts 1970, Harnoncourt soulignait enfin le profil de nouveaux héros tragiques et héroïques, languissants, amoureux : Poppée et Néron, Sénèque, Orphée, Pluton, Ulisse et Pénéloppe. La pléiade de nouvelles voix requises pour une telle révolution allait répondre à son projet d'intégrales avec le nerf et l'intensité nécessaires : ainsi, la diva au tempérament tragique ouverte et curieuse de toutes les audaces et nouvelles expériences, Cathy Berberian qui restera l'interprète hors normes du cd 9 à travers trois perles historiques : Lettera amorosa, le Lamento d'Arianna (1623), sans omettre sa faculté à incarner la fulgurante et déchirante Octavia du Couronnement de Poppée… Si l'avenir appartient aux audacieux, Nikolaus Harnoncourt nous aura permis de conquérir de nouveaux horizons révélant en une approche régénérée des continents musicaux entiers que l'on apprend encore à analyser, que l'on aime comprendre, défricher… Comme William Christie qui près de 20 ans après le Harnoncourt montéverdien de 1968 nous révélait dans sa beauté

troublante et noir l'immense génie lyrique et poétique de l'opéra baroque français Grand Siècle, avec Atys de Lully en 1986. Aucun doute voici 9 pépites à consommer sans modération pour comprendre ce que fut l'électrochoc baroqueux, et regretter peut-être aujourd'hui l'absence d'une véritable relève musicale… Coffret événement.

CD. Strauss conducts Strauss (7 cd Deutsche Grammophon)



CD. Strauss conducts Strauss (7 cd Deutsche Grammophon). Coffret complémentaire aux opéras du maître – somptueusement réédités en une intégrale lyrique événement chez Deutsche Grammophon, voici l'autre carrière de Strauss, non pas le compositeur mais le chef d'orchestre. Une personnalité très célébrée de son vivant évidemment au service de ses propres œuvres dont il assura les nombreuses créations avec une nervosité et cette précision inouïe qui surgit de tous les enregistrements ici réunis.

L'élève de Bulow
Strauss doit à Hans von Bulow sa carrière précoce de Kapellmeister : le chef wagnérien, créateur de Tristan et des Maîtres Chanteurs de Nuremberg le fait engager comme son assistant : le jeune Strauss âgé de 21 ans se taille une place de choix à la Cour de Meiningen. De Bulow, Strauss apprend la discipline, l'exigence, le travail sur les œuvres pour en comprendre donc en exprimer l'intensité poétique, la fulgurante vérité. Rien de mécanique dans ce regard, sinon le

scrupule d’un esthète qui veut comprendre profondément les partitions qu’il est amené à diriger. En cela, Strauss incarne comme Gustav Mahler la double activité d’une pensée musicale en action : composer et diriger.
L’acuité et l’intelligence du Strauss chef d’orchestre ne tardent pas à porter leurs fruits : à Meinengen, puis surtout Munich, enfin Berlin (Orchestre royal de Prusse dès 1898), le chef approfondit son métier. Il dirige aussi à Bayreuth (5 représentations de Tannhäuser en 1894) à l’époque où le jeune compositeur porte à Munich de 1889 à 1896) en une forme inégalée depuis, l’essor du poème symphonique dans le sillon de Liszt et Berlioz. Un tel génie de l’écriture dramatique doué pour l’orchestration, dévoile comme chef une même vitalité irrésistible. Les deux carrières sont encore plus intimement mêlées lorsqu’il prend la direction de l’Opéra de Vienne (avec un autre chef Franck Schalk) en 1919, l’année de la création de son opéra romantique féerique et oriental, La Femme sans ombre (sur le livret de Hugo von Hofmannsthal). Strauss codirigera ainsi l’Opéra de Vienne et jusqu’en 1924. Gustav Mahler avait dirigé l’auguste maison avant lui de 1897 à 1907.
Contrairement à ce qui a été dit et repris sans respect de la réalité, la direction de Strauss ne se limite pas au tic tac régulier d’un bâton porté par un impatient soucieux de faire valoir la montre… image bien réductrice d’un immense musicien qui connaissant la musique et le drame musical de l’intérieur, savait exprimer l’essence poétique des situations comme personne : tous les témoignages de l’époque sont unanimes pour reconnaître sa valeur comme mozartien, -entre autres- ardent défenseur et vibrant interprète de Cosi fan tutte, son opéra préféré de Wolfgang, alors très peu connu. En plus d’être un travailleur acharné, Strauss fut aussi capable d’un rare discernement.
Le legs de ce coffret de 7 cd dévoile en mono, la baguette souple, ardente du chef dans les années 1920 et 1930, d’une légèreté idéale au service de ses propres œuvres, majoritairement avec l’orchestre de la Staatskappelle de

Berlin. Le plus tardif reste Don Quichotte de 1933. Complémentaire, le cd 3 éclaire l'approche plus efficace encore du maître mûr en 1941 avec l'orchestre d'Etat de Bavière (Bayerisches Staatsorchester) dans Une vie de héros où règne l'éclat d'une vitalité préservée, intacte.
Autre pépite du coffret, les 3 Symphonies ultimes de Mozart, traversées par une activité trépidante soucieuse de contrastes et de lumière intérieure, et les Symphonies 5 et 7 de Beethoven, conquérantes, structurées, claires et allantes, témoignages précieux du compositeur maestro, enregistrés alors avec la Staatskappelle de Berlin en 1926.
Strauss by Strauss méritait bien cet éclairage exhaustif. Il reste aux amateurs à (re)découvrir ses dernières captations réalisées pour le Reich avec le Philharmonique de Vienne en 1944 : là aussi un témoignage à connaître indiscutablement, révélant le très grand interprète de ses propres œuvres comme ici le défenseur inspiré de Mozart et de Beethoven.

Coffret Strauss conducts Strauss. 7 cd Deutsche Grammophon. Strauss : Don Juan, Till Eulenspiegel, Intermezzo (extraits), Danse des 7 voiles de Salomé (Berliner Philharmoniker), Don Quixote, Suite du Bourgeois Gentilhomme, Ein Heldebleben (Une vie de héros), Valses du Chevalier à la rose, lieder. Mozart, Beethoven. Staatskapelle de Berlin, Bayerisches Statsorchester. Richard Strauss, direction (1926-1941).

CD. Rameau : Les Indes Galantes (Hugo Reyne, 2013)



CD. Rameau : Les Indes Galantes (Hugo Reyne, 2013)… Parlons de l'œuvre d'abord. S'il y a bien un « cas » Hippolyte et Aricie, scandale retentissant et coup de génie sur la scène lyrique et tragique en 1733, il y eut bien un nouvel accomplissement tout autant capital dans l'art français avec **Les Indes Galantes de 1735/1736…**. Au début des années 1730, le quinqua Rameau y renouvelle considérablement le genre de l'opéra ballet légué par Lully et Campra (L'Europe Galante de 1697), mais le Dijonais va plus loin et ose plus fort : la galanterie ici unit les parties disparates (les quatre entrées), et la danse unifie le propos avec l'essor du ballet héroïque et d'action.

Hugo Reyne souligne l'éclat poétique des Indes Galantes de Rameau

Live viennois enthousiasmant

Mais, exigence du sens oblige, et soucieux d'une dramaturgie pas que décorative, Rameau et son librettiste Fuzelier, développent aussi une satire de la société française (comme l'a fait Montesquieu dans ses Lettres persanes de 1721) : sous couvert de badinerie exotique (Les Indes sont orientales donc persanes, mais aussi occidentales, donc des Amériques), les deux satiristes pourfendeurs tendent le miroir (comme dans Platée) à leurs contemporains, et Rameau si peu courtisan et frappé de lucidité quant à la comédie humaine, y épingle les travers les plus ignobles du genre humain. L'homme en société est un monstre que la candeur et l'innocence du bon sauvage

sait dénoncer par contraste. La sociabilité corrompt le coeur humain que la musique de l'enchanteur Rameau sait retrouver à sa source : le prétexte exotique et le registre amoureux et tendre permettent de réaliser cette miraculeuse redécouverte. Un retour aux sources d'une certaine manière que la magie d'une musique enchanteresse réactive… **Lire notre critique complète des Indes Galantes de Rameau par Hugo Reyne**

Rameau, maître à danser par William Christie



En direct de Caen, Culturebox diffuse le 8 juin, 17h, le nouveau spectacle des Arts Florissants sous la direction de **William Christie**. C'est un regard neuf et inventif sur un aspect oublié du grand Rameau : son génie chorégraphique. En associant deux actes de ballets (Daphnis et Eglé et La naissance d'Osiris), propres au début des années 1750, William Christie et sa divine troupe ressuscitent en un dispositif théâtral nouveau, la lyre dansante du sublime Rameau…

A Caen, William Christie poursuit un travail captivant sur la forme théâtrale : a contrario de tout ce qu'on avait pu espérer, imaginer, cogiter, le fondateur des Arts Florissants, dans une santé rayonnante ce 4 juin, sait surprendre où on ne l'attendait pas : son nouveau spectacle "*Rameau, maître à danser*" nous étonne ; les deux actes de ballets (*Daphnis et Eglé* puis *La naissance d'Osiris* datant du début des années 1750) ainsi ressuscités trouvent dans l'écrin improbable du

Manège de l'académie équestre de la Guérinière (lieu inconnu des caennais jusqu'à il y a 2 mois encore), un dispositif surprenant qui permet en réalité de mesurer une approche concertée, audacieuse, expérimentale entre le mot, la note, le corps. Pour réussir cette alliance prometteuse, la production s'appuie sur la complicité, la jeunesse, la subtilité. **Lire la suite de notre critique complète du spectacle Rameau, maître à danser, créé à Caen le 4 juin 2014**

CULTUREBOX

Culturebox, dimanche 8 juin 2014 à 17h : Rameau, maître à danser. Les Arts Florissants. William Christie, direction. En direct du Manège de l'Académie de la Guérinière à Caen. Nouveau programme en création présenté avec le partenariat du Théâtre de Caen.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 27 mai 2014. Donizetti : Anna Bolena. Elza van der Heever, Keri Alkema, Sasha Cooke… Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Leonardo Vordoni, direction.

Marie-Louise Bischofberger, mise en scène.



Bordeaux, Opéra. Touchante Anna Bolena… Fin de saison lyrique belcantiste à l'Opéra National de Bordeaux avec la nouvelle production d'Anna Bolena de Donizetti, dans une mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. La distribution réunit de jeunes chanteurs, plutôt investis, dont en première place la soprano Elza van der Heever dans le rôle-titre. L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine est à son tour dirigé par le chef italien invité Leonardo Vordoni. Donizetti, grand improvisateur italien de l'époque romantique, compose Anna Bolena en 1830, à l'âge de 33 ans. L'opéra seria sur le livret de Felice Romani inspiré de l'histoire d'Anne Boleyn, Reine d'Angleterre, sinspire en réalité en fait de deux pièces de théâtre : l'Anna Bolena de Pepoli et l'Enrico VIII de Marie-Joseph de Chénier (dans une traduction italienne d'Ippolito Pindemonte). Comme souvent dans les opéras belcanto, le texte n'est que prétexte pour les envolées lyriques.

Beauté touchante d'un destin tragique

L'histoire est celle d'Anne Boleyn, deuxième femme du Roi d'Angleterre Henri VIII, auparavant favorite du Roi. C'est grâce à leur mariage, après l'annulation du précédent avec Catherine d'Aragon, que le Royaume Uni réalise le schisme de l'Église d'Angleterre avec le Vatican. Sa fortune durera peu, puisqu'elle est condamnée à la guillotine et remplacée par

l’une de ces dames de compagnie, Jeanne Seymour. Le succès glorieux de l’oeuvre dans toute l’Europe fait de Donizetti une véritable célébrité, il s’agît en effet de son premier opéra de maturité, qui, tout en étant moins personnel que Lucia di Lamermoor, demeure une tragédie lyrique flamboyante. La performance des interprètes s’inscrit ainsi parfaitement dans la nature de l’ouvrage. Ils ont tous un bel investissement qui est remarquable dès le début de la présentation. Le trio des femmes est extraordinaire.

Elza van der Heever dans le rôle-titre fait penser et fait songer à … Giuditta Pasta (cantatrice créatrice du rôle), par sa prestance sur scène, par la force dramatique de ces gestes, par l’humanité imposante et altière qu’elle dégage. C’est une Anna Bolena troublée, belle, appassionata, sincère. Elle déploie ses talents vocaux et théâtraux d’une façon captivante. Son duo avec Giovanna Seymour au deuxième acte : « Dal moi cor punita io sono » est un sommet dramatique et musical. La rivale Seymour est interprétée par Keri Alkema, soprano au chant plaisant et souvent dramatique. Sa complicité avec van der Heever est évidente, elle est d’ailleurs beaucoup plus touchante et mémorable dans ses échanges avec Anna Bolena qu’avec le Roi Enrico VIII. Avant d’aborder la performance des hommes, moins heureuse, remarquons également la fabuleuse prestation de la mezzo-soprano Sasha Cooke dans le rôle travesti de Smeaton, page et musicien de la Reine : belle agilité vocale tout à fait belcantiste et timbre corsé très séduisant. Sa prestation est un mélange de mélancolie et de bravoure, sans prétention : excellente.

Nous sommes plus partagés face aux solistes masculins. Le ténor Bruce Sledge dans le rôle de Percy fait de son mieux avec sa partie, d’une difficulté redoutable. Il reste pourtant affecté par une mise en scène plutôt superficielle et ne dépasse pas vraiment les difficultés du rôle. Matthew Rose dans le rôle du Roi Enrico VIII, réussit, lui, à captiver la salle. Certes, la musique est flatteuse pour sa voix sans être

particulièrement sophistiquée ni difficile, mais c'est surtout au niveau dramatique où il excelle. Sa caractérisation du monarque a quelque chose de grossier, de rustique ; sa méchanceté ne laisse pas le public insensible.

Sur le plan artistique, les créations de l'Atelier de costumes de l'Opéra de Bordeaux sont ravissantes. Les habits sont d'inspiration historique et les matériaux paraissent très riches rehaussés par la noblesse des interprètes qui les portent. L'opéra étant axé sur les destins de ses personnages féminins, nous trouvons la mise en scène de Marie-Louise Bischofberger entièrement pertinente mais avec une grande réserve. Elle arrive à faire d'Enrico VIII un enragé crédible, et d'Anna Bolena, l'incarnation de la classe et de la véracité émotionnelle. Son travail est beau et efficace, mais paraît peu profond et manquant de caractère. L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine est, quant à lui, en grande forme. Le chef Leonardo Vordoni offre une ouverture pleine de pompe et d'héroïsme. La partition est souvent martiale, parfois monotone. Si la direction aurait pu gagner en dynamisme, nous avons aimé cependant les nombreux effets spéciaux de la baguette de Vordoni, avec le frémissement des cordes, la candeur pétillante des bois, la sonorité idyllique de la harpe. Remarquons également la performance du Chœur de l'Opéra, très sollicité, dirigé avec intelligence par Alexander Martin.

Ouvrage extraordinaire à l'Opéra National de Bordeaux ! Il s'agît aussi presque d'un avant-goût des moments forts de la saison prochaine, qui se terminera aussi avec un bijoux du belcanto italien romantique, la Norma de Bellini, avec Elza van der Heever également dans le rôle-titre. Vous pouvez encore voir Anna Bolena de Donizetti à l'affiche les 2, 5 et 8 juin 2014.

Illustration : Elsa van den Heever, Anna Bolena à Bordeaux en 2014 © Frédéric Desmesure

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille. Verdi : La Traviata. Diana Damrau (Violetta), Francesco Demuro (Alfredo, Germont fils), Ludovic Tézier (Germont père), Anna Pennisi, Cornelia Oncioiu. Benoît Jacquot, mise en scène. Orchestre et chœur de l'Opéra national de Paris. Daniel Oren, direction.

Paris, Opéra Bastille. La lumineuse Traviata de Diana Damrau… On se souvient de l'ancienne production en piste à Garnier, héritage de l'ère Mortier, entre décalage et misérabilisme atterrant (signé en 2007 par Christoph Marthaler qui imaginait alors une Traviata exténuée au pays des soviets usés, corrompus, exsangues). Voici venu le sang neuf du nouveau **Benoît Jacquot**, signature prometteuse depuis son Werther créé ici même en 2010 dans des tableaux épurés, gigantesques, économes, maniant le motif comme autant de symboles signifiants sur la scène. Car le théâtre, c'est aussi du sens

! On a trop souvent l’impression que cette évidence est écartée, oubliée, sacrifiée. C’est pourtant le motif d’une espérance ressuscitée pour chaque nouvelle production : qu’allons nous voir ? Qu’allons nous comprendre … et peut-être découvrir ?

Même grand vide suggestif ici traité en aplat de couleur/lumière, avec quelques pointes d’époque : comme le tableau de l’*Olympia* de Manet, hommage du peintre réaliste au nu féminin, au corps de la courtisane qui fait commerce de ses charmes. Pour le reste, pas de lecture ou d’idée conceptuelle qui architecture et structure une vision marquante. C’est joli, pas gênant – ce qui est déjà beaucoup. Le vrai enjeu de cette nouvelle production demeure le choix des voix choisies pour un spectacle qui s’est d’emblée affiché comme l’événement de la fin de saison de l’Opéra de Paris.

Lumineuse Violetta de Diana…

Sur le plateau immense de Bastille, règne la vocalité irréprochable des chanteurs réunis pour ce point d’orgue de la saison 13-14 qui s’achève : **Diana Damrau** (en Violetta), **Ludovic Tézier et Francesco Demuro** (nouveau venu dans l’auguste maison comme c’est le cas de sa consoeur allemande), respectivement dans les rôles des Germont, père et fils.
Elle, diva désormais adulée sur toutes les planches du monde ensorcelle de facto par sa voix déchirante, directe, musicalement très raffinée, en une incarnation aussi réussie que sa précédente prestation à La Scala de Milan pour son ouverture en décembre 2013. La lumière du timbre, sa grâce

angélique, son intensité font mouche (au moment du sacrifice imposé au II, au moment de la mort sacrificielle au III). DU très (trop) beau chant… qui pourra laisser de marbre les admirateurs d'un chant plus corsé, incarné, expressif.
C'est exactement le cas du ténor wagnérien Klaus Florian Vogt chez Wagner : son Lohengrin ou son Parsifal souffrent d'une clarté lisse du timbre que beaucoup trouve inexpressive. Question de goût. Le beau chant et la qualité du timbre font quand même la différence… et notre admiration.



Face à elle, le ténor sarde nouveau venu donc à Paris, **Francesco Demuro** peine parfois en un chant moins articulé, moins abouti dramatiquement. Dommage. Face aux jeunes, le Germont de **Tézier** s'impose là encore par la force souple du chant, un modèle de jaillissement intense et poétiquement juste. Quel baryton ! Une chance pour Paris décidément. L'orchestre habituellement parfait de finesse, de suggestion

sous la direction de son directeur musical – divin mozartien, étonnant wagnérien, Philippe Jordan, semblait dépossédé de ses moyens sans la conduite de son pilote préféré. Le chef **Daniel Oren** navigue souvent à vue, sans architecture une lecture cohérente et claire. Pour une fois que la fosse fait défaut, il nous fallait le signaler. Dans l'immensité de la salle de Bastille, le beau chant de Damrau continue encore de nous hanter, comme ce fut le cas à Milan en décembre dernier : pour nous aucun doute, Diana Damrau a bien choisi le moment de chanter sa Violetta : courrez à Bastille applaudir à ce grand moment. Damrau et Tézier valent largement le déplacement.

Paris. Opéra Bastille. Verdi : La Traviata. Diana Damrau (Violetta), Francesco Demuro (Alfredo, Germont fils), Ludovic Tézier (Germont père), Anna Pennisi, Cornelia Oncioiu. Benoît Jacquot, mise en scène. Orchestre et chœur de l'Opéra national de Paris. Daniel Oren, direction. **A l'affiche de l'Opéra Bastille, jusqu'au 20 juin**. Tél. : 08-92-89-90-90. De 5 € à 195 €. Operadeparis.fr. **Diffusion sur France Musique le 7 juin, dans les cinémas UGC le 17 juin 2014.**

Compte rendu, ballet. Caen, le 4 juin 2014, Manège de la

Guérinière. Rameau, maître à danser. Les Arts Florissants. William Christie, direction

RAMEAU, MAÎTRE A DANSER : le spectacle événement des Arts Florissants. A Caen, William Christie poursuit un travail captivant sur la forme théâtrale : a contrario de tout ce qu'on avait pu espérer, imaginer, cogiter, le fondateur des Arts Florissants, dans une santé rayonnante ce 4 juin, sait surprendre où on ne l'attendait pas : son nouveau spectacle « *Rameau, maître à danser* » nous étonne ; les deux actes de ballets (*Daphnis et Eglé* puis *La naissance d'Osiris* datant du début des années 1750) ainsi ressuscités trouvent dans l'écrin improbable du Manège de l'académie équestre de la Guérinière (lieu inconnu des caennais jusqu'à il y a 2 mois encore), un dispositif surprenant qui permet en réalité de mesurer une approche concertée, audacieuse, expérimentale entre le mot, la note, le corps. Pour réussir cette alliance prometteuse, la production s'appuie sur la complicité, la jeunesse, la subtilité.



Esprit de famille



C’est peu dire que Bill veille à l’accompagnement, la transmission, le perfectionnement des équipes d’artistes qu’il sait regrouper autour de lui ; c’est une famille qui se retrouve et nous gratifie d’une entente complice, si rare ailleurs. Les chanteurs sont des voix partenaires, désormais familières au chef (et aux spectateurs qui les suivent pas à pas depuis leurs débuts) : on y retrouve les anciens lauréats du Jardin des Voix, l’académie vocale fondée à Caen avec le concours du Théâtre de Caen et son directeur Patrick Foll : **Sean Clayton, Elodie Fonnard, Reinoud von Mechelen…** Chacun y approfondit encore son sens de l’espace, ses aptitudes dramatiques en un jeu qui doit être concerté, et compris collectivement (en réalité les préceptes approchés lors du Jardin des Voix et ici concrètement appliqués).
S’y illustrent aussi les 8 danseurs réunis par la chorégraphe

Françoise Denieau, comme les costumes superbes d'**Alain Blanchot** (lequel avait déjà signé auparavant ceux de *Venus and Adonis* de John Blow, la saison dernière au Théâtre de Caen)… Pas de doute en soignant d'infimes détails, les producteurs ont relevé le pari de ce nouveau spectacle. Pour la mise en scène, une ancienne chanteuse des Arts Florissants, **Sophie Daneman** poursuit ses débuts comme scénographe : le résultat est aussi convaincant que pour *Le Jardin de Monsieur Rameau*, créé en une tournée mondiale, amorcée là encore à Caen. L'ex soprano sait faire respirer les corps, les mettre en situation, avec cette once de poésie, de fragilité et de délicatesse qui éclaire d'un autre regard le déroulement du spectacle. En sachant réunir dramatiquement les deux épisodes dansés, Sophie Daneman réussit déjà le défi de la continuité : mais son souci de la justesse s'accorde idéalement au travail du Maestro sur l'articulation, la pulsion, la tension et la détente qui alternent du début à la fin avec une élégance délectable.

Laboratoire théâtral

La proximité avec la scène tout d'abord, fonctionne remarquablement avec une disposition où les deux parties du public se font face, enserrant le plateau. Les spectateurs ont le sentiment d'être à la place du Roi Louis XV et de la Cour invitée à Fontainebleau pour y assister en petit comité, aux nouveaux ballets de monsieur Rameau, chacun célébrant un événement dynastique. Quand l'équipe des comédiens arrivent sur scène, l'esprit des tréteaux, la connivence d'une troupe apprêtée pour l'occasion se réalisent idéalement.
Autre point remarquable pour tous les spectateurs : debout, fédérateur des énergies combinées, **William Christie**, pour piloter le jeu des danseurs et des chanteurs, fait face à la scène, prodiguant avec cette élégance expressive dont il est le seul à maîtriser la fascinante chorégraphie, une direction souple et nerveuse, racée et coulante : du très grand art qui

porte les musiciens vers l’excellence. Chacun de ses gestes millimétrés, chacune des nuances indiquées vers les musiciens, chaque attaque et chaque articulation pour les chanteurs, s’offre ainsi aux spectateurs. Le travail sur l’expressivité s’en trouve plus éclatant : c’est la leçon d’un très grand maître qui nous est ainsi révélée, visage de face, en attitudes et gestuelles généreuses, expressives, communicatives.



Le fondateur des Arts Florissants renoue ici avec ses meilleures réussites musicales, affirmant par devant tous, dont ses très nombreux élèves et émules, sa totale maîtrise chez Rameau. Dès le commencement, l’on ne saurait demeurer insensible à la poésie languissante de la musique, sa tendresse, sa délicatesse jamais mièvre qui avant l’ère

romantique, sait dévoiler la richesse du sentiment, ici les mystères de l'amour. Avant Béatrice et Bénédicte, Rameau (et Collé, son librettiste) s'intéressent aux liens ténus qui séparent l'amitié de l'amour : ainsi Daphnis et Eglé ne tardent-ils pas à tomber dans les bras l'un de l'autre. Heureuse destinée de deux bergers amis qui deviennent amants sous l'arc tendu d'un Cupidon facétieux très en voix (**Magali Léger**). Le ton est donné : ivresse, extase, ravissement, en particulier dans la musette finale qui fait basculer l'action pastorale dans l'enivrement collectif.

le mot, la note, le corps… : musique et danse fusionnées

La seconde partie (*La Naissance d'Osiris)* est plus enchanteresse encore grâce à l'interaction très aboutie entre le chant et la danse : la première scène fait paraître les danseurs en un tableau nocturne, véritable hymne à la fragilité, finesse et délicatesse à jamais inscrites dans une production sertie de joyaux lyriques que l'on retrouve encore dans le solo de la jeune danseuse qui précède le final.
Absent mais sollicité déjà dans le premier ballet, Jupiter soi-même paraît en un superbe aigle noir sous les traits du noble et altier **Pierre Bessière**.
Rapport troublant entre le chant et la danse, les danseurs semblent prendre l'avantage, confinant déjà au ballet d'action que développera Noverre en fin de siècle. Déjà en 1754, Rameau enchaîne les tableaux avec une grâce inégalée ; certes les airs de bergère et le jeu piquant et drôlatique entre les acteurs font indiscutablement pensé à l'opéra italien : Paris se remet à peine de la Querelle des Bouffons. Rameau prolonge en cela l'esprit champêtre enchanté des madrigaux pastoraux de Monteverdi. Mais à plusieurs reprises, il semble que ce que les mots et le chant ne peuvent exprimer, la danse et le mouvement concerté des corps le disent plus clairement

(superbe solo du danseur russe : **Artur Zakirov**).

Le Théâtre de Caen (et son directeur Patrick Foll) peut être fier d'accompagner Bill et ses Arts Florissants dans des expériences nouvelles à la marge du spectacle musical classique : c'est un laboratoire dont voici une nouveau jalon passionnant. La formule est bien connue des familiers de la Cartoucherie à Vincennes quand Ariane Mouchkine recréait la forme du théâtre en une relation réinventée avec le public : ici, le même sentiment expérimental fait mouche.



MAGIQUE MUSIQUE. Mais l'on aurait tort d'oublier l'essentiel : la pure magie de la musique ramélienne. Du début à la fin, on reste médusé par l'équilibre et la richesse des pupitres de l'orchestre des Arts Florissants, gorgé d'une saine vitalité, traversé par un sens inouï du détail et de l'intensité dramatique. La force du Rameau chorégraphe c'est évidemment l'alternance des passages alanguis, de la transe amoureuse et

tendre, d’un éclair qui foudroie le ciel et terrasse les acteurs sur le plateau ; puis c’est le jeu de l’ensemble quand chant et danse se mêlent. La combinaison s’impose par son intelligence fusionnelle moins sa juxtaposition : déjà les deux disciplines tendent à n’en former qu’une seule vers une forme théâtrale spécifique, singulièrement dramatique. Rien de décoratif ou de superficiel mais un théâtre frappant de sentiments justes. Tel n’est pas le moindre apport de Bill l’enchanteur à la scène ramélienne. Le chef sait en exprimer l’indicible nostalgie ; il a le secret miracle de révéler la profondeur et la gravité d’un Rameau qui n’a rien décidément de décoratif ni de pédant. Autant dire que ce nouveau spectacle en cette année Rameau frappe fort et nous touche par son extrême et profonde délicatesse. Un must.





Caen. Manège de l'Académie de la Guérinière, le 4 juin 2014. Rameau, maître à danser. Les Arts Florissants choeur et orchestre. William Christie, direction musicale. Sophie Daneman, mise en scène. Françoise Denieau, chorégraphie / Nathalie Adam, Robert Le Nuz assistants à la chorégraphie. Alain Blanchot, costumes. Reinoud van Mechelen, Daphnis / Elodie Fonnard, Eglée / Magali Léger, Amour (D&E), Pamilie (Naissance) / Arnaud Richard, grand prêtre / Pierre Bessière, Jupiter / Sean Clayton, un berger (La Naissance). Robert Le Nuz, Nathalie Adam, Andrea Miltnerova, Anne-Sophie Berring, Bruno Benne, Pierre-François Dollé, Artur Zakirov, Romain Arreghini danseurs.

A l'affiche à Caen, les 5, 7, 8 juin. Le 14 juin au Manège du Haras national de Saint-Lô. **A l'affiche du Festival de William Christie en Vendée à Thiré, les 23 puis 24 août 2014**. Production donnée sur le miroir d'eau dans le cadre enchanteur des Jardins de William Christie. Incontournable.

Le 27 septembre 2014 à Mortagne au Perche (festival Septembre musical de l'Orne). Puis tournée française et mondiale à Paris, Dijon, puis Londres, Luxembroug et Moscou. **Diffusion en direct sur culturebox le 8 juin 2014, 17h.** Parution d'un dvd à venir courant 2015.

Informations
Réservations

Illustrations : Philippe Delval 2014

Tournée Rameau, maître à danser
Après sa création au Théâtre de Caen, le programme part en tournée :

Le 14 juin 2014, 21h. Saint-Lô (Manche) : Haras national
Août 2014 : présentation particulière du spectacle à Thiré, dans le cadre du festival Dans les jardins de William Christie : les 23 et 24 août à Thiré.
Le 27 septembre 2014, 19h. Mortagne au Perche, Septembre musical de l'Orne
Le 4 novembre 2014, 20h. Philharmonie de Luxembourg
Les 6 et 7 novembre 2014, 20h. Moscou, Théâtre du Bolchoï
Le 14 novembre 2014, 20h. Dijon, Opéra
Le 18 novembre 2014, 20h. Londres, Barbican Centre
Les 21 et 22 novembre 2014, 20h. Paris, Cité de la musique

APPROFONDIR : d'autres articles sur William Christie et Les Arts Florissants :

CD. **Le Jardin de Monsieur Rameau**
CD. **Belshazzar**
Atys 2011 : l'œuvre au noir du Roi Soleil
Festival Dans les jardins de William Christie, 1ère édition août 2012

Bruno Procopio grand invité de KTO



Télé, KTO, 7-14 juin 2014. Bruno Procopio, chef d'orchestre. Entretien. Le jeune chef d'orchestre **Bruno Procopio** est l'invité d'Emmanuelle Dancourt dans son émission VIP, du 7 au 14 juin 2014. Rameau, Marcos Portugal, Carl Philipp Emmanuel Bach… les grands noms du baroque européen, de la France et de l'Allemagne des Lumières … jusqu'au Brésil (avec Marcos Portugal qui du Portugal s'expatrie outre Atlantique) n'ont plus de secret pour le claveciniste et chef d'orchestre Bruno Procopio. D'un continent l'autre, de chaque côté de l'Atlantique, le fougueux interprète de François Couperin également (somptueuse lecture des Barricades Mystérieuses) cultive les champs florissants de la conversation musicale, apportant chez Rameau un tempérament et une énergie peu commune, à Caracas ou à Rio, à la tête des instrumentistes du Simon Bolivar Orchestra ou ceux de l'Orchestre Symphonique du Brésil, les ferments de la pratique historiquement informée. Il a joué puis enregistré les *Pièces pour clavecin en concert*, puis un programme d'extraits d'ouvertures et de ballets de Rameau à Caracas avec l'orchestre de Gustavo Dudamel, l'Orchestre Simon Bolivar du Venezuela (2 disques événements édité par le label Paraty). En quelques années, le bouillonnant chef, maestro affûté, doué d'un rare sens dramatique aura révélé la verve prérossinnienne de **Marcos Portugal** (recréation à Rio de son joyau comique *L'oro no compta amore* de 1804, joyau lyrique délirant qui préfigure directement Le Barbier de Séville de Rossini) tout en soulignant sa haute inspiration sacrée en jouant la fameuse *Missa Grande* à Cuenca (Espagne). Admirable interprète de **Jean-Philippe Rameau**, Bruno Procopio pour l'année 2014, vient de diriger en avril 2014, les *Grands Motets* du Dijonais : fougueuses pièces spectaculaires (avec chœur), surtout

hautement lyriques avec le concours de la diva ibérique Maria Bayo… Bruno Procopio dans une mise en place impeccable a souligné la science expérimentale et foisonnante du Rameau d'avant les opéras (son premier ouvrage est créé en 1733 : Hippolyte et Aricie ; les grands Motets auraient été composés à Lyon vers 1714)…

Engagé, passionné dans le renouvellement des oeuvres baroques (mais pas que), Bruno Procopio évoque sa carrière, ses goûts, son expérience de la direction. Prochainement, il dirigera à nouveau l'Orchestre Symphonique du Brésil à Rio (septembre 2014 dans la résurrection d'un opéra méconnu de Sacchini, Renaud, fleuron de l'opéra français à l'époque de Marie-Antoinette) puis l'Orchestre national de Lille (décembre 2014) …. Sur le plateau de KTO est également invitée aux côtés de Bruno Procopio, la comédienne centenaire Gisèle Casadesus.

Bruno Procopio, grand invité de KTO

Magazine VIP, Visages inattendus de personnalités. Présenté par Emmanuelle Dancourt.

Samedi 7 juin à 20h40

Dimanche 8 juin à 17h00 et 1h35

Lundi 9 juin à 11h10

Mardi 10 juin à 7h50 et 22h45

Jeudi 12 juin à 11h00

Vendredi 13 juin à 14h35

Samedi 14 juin à 8h40

L’émission sera également accessible sur le site de KTO dès sa première diffusion : http://www.ktotv.com/videos-chretiennes/emissions/v.i.p..html